dé, mais ils ont rendu les inondations moins fréquentes et moins considérables.

L'empereur Maximilien, après s'être fait rendre un compte détaillé des travaux passés, des causes qui les ont interrompus, en un mot, de tout ce qui concerne cette importante question, a résolu de faire immédiatement ce que les empereurs aztèques, les vice-rois espagnols et les présidents de la République mexicaine n'avaient pu faire. Sa Majesté a fait dresser un plan de desséchement général qui consiste : 1° à donner une sortie aux eaux qui tombent dans la vallée à la saison des pluies; 2° à conserver, dans les temps secs, l'eau nécessaire pour que le canal de desséchement reste navigable; 3° à faire venir dans la vallée les eaux qui s'échappent par la tranchée de Notchistongo, et s'en servir au moyen de rigoles et de canaux pour les besoins de l'agriculture et de l'industrie. Ces travaux sont estimés à moins de trente millions de francs, et pourraient s'exécuter en moins de cinq ans. La vente seule des terrains desséchés est estimée à 50 millions de francs.

Afin de donner une prompte solution à cette gigantesque entreprise qui doit donner vingt lieues carrées à l'agriculture, au trésor des sommes importantes, à la compagnie qui en sera l'adjudicataire, des bénéfices considérables, l'Empereur a fait mettre cette entreprise aux enchères. Dans le cas où elle n'aurait pas de soumissionnaire, le gouvernement créerait un impôt spécial pour commencer dans le plus bref délai cette œuvre d'utilité publique, une de celles qui feront le plus d'honneur à son règne.

Mexico est à 2277 mètres environ au-dessus du niveau de la mer; à pareille hauteur, la raréfaction de l'air est assez considérable pour indisposer bien des étrangers. Au bout de deux ou trois mois on est habitué à cette altitude, et l'on n'en éprouve aucun malaise. Quoique située à la même place que l'ancienne ville, c'est-à-dire, sur une île du lac de Texcoco, Mexico se trouve aujourd'hui à 4500 mètres des lacs, qui se sont rétrécis par suite de l'évaporation naturelle des eaux, du déboisement du plateau, et par les anciens travaux de desséchement. Le terrain de la plaine est, en général, composé des détritus d'alluvions modernes, couvertes de humus. En quelques endroits on voit des efflorescences salines sur des couches sablonneuses; en d'autres, on reconnaît tous les caractères propres aux terrains volcaniques. Toute la vallée paraît n'être qu'un immense cratère, recouvert d'une couche terreuse de récente formation. Je n'ai vu nulle part, dans les environs immédiats de Mexico, des vestiges métalliques ou granitiques; les montagnes qui l'entourent se composent d'amigdaloïdes poreuses, de porphyres, de basalte, d'obsidienne et de laves.

Les écrivains disent que le Mexique jouit d'un climat exceptionnel, et que le pays est très-sain; les voyageurs qui n'écrivent pas disent le contraire. J'ai entendu bien des officiers de notre armée faire passer, à tous les points de vue, l'Afrique avant le Mexique. J'ai parcouru le Mexique en long et en large, à petites journées de six à sept lieues en moyenne, et faisant de fréquents séjours dans les villes et les vil-

lages ; voici quels sont les résultats de mes observations quotidiennes :

Dans les terres chaudes, le pays est beau, pittoresque ; la végétation est admirable ; le climat est bon, quoique la chaleur soit très-intense. Le vomito ne règne que dans les districts de Vera-Cruz et de Tampico ; les fièvres jaunes ou pernicieuses sévissent dans les autres districts baignés par les deux Océans. Ces maladies commencent ordinairement au mois de mai et finissent au mois d'octobre. Elles sont très-dangereuses, mais non pas toujours mortelles. Il est rare de les contracter en passant rapidement dans ces régions.

Les fièvres intermittentes et paludéennes reviennent quelquefois après la guérison. Les affections typhoïdes existent dans tout le Mexique et pendant toute l'année. Je les ai vues assez nombreuses depuis le plus petit rancho jusqu'à la plus grande ville. Les étrangers en sont rarement atteints. Quand les Mexicains auront pris des habitudes de propreté qu'ils n'ont pas suffisamment, et qu'ils jouiront d'un peu plus de bien-être, ils ne craindront plus les fièvres typhoïdes. Faute de médecins, la population pauvre est décimée par des maladies qui deviennent dangereuses, manque de soins. Un étranger actif, laborieux, prudent et modéré dans toutes ses actions, tombe difficilement malade au Mexique, malgré son climat énervant.

Les hauts plateaux sont l'opposé des terres chaudes ; la nature est généralement sans beauté, sans végétation pour reposer les yeux ; ils sont l'image du

désert, entrecoupé de quelques oasis, sous la forme d'une hacienda. La dose du monotone, de l'aride et du laid l'emporte sur celle du pittoresque, de l'agréable et du beau.

La saison des pluies commence ordinairement au mois de juin, et finit au mois de septembre. Le matin, le temps est presque toujours serein ; les pluies ne tombent que dans l'après-midi et dans la nuit. Il ne pleut jamais le reste de l'année, sauf quelques ondées. Au soleil, la chaleur est partout très-forte ; à l'ombre, il fait frais sur les hauts plateaux ; le matin et le soir, il fait presque froid. Il m'avait été dit à Paris que la température, au Mexique, ne variait pas de dix degrés centigrades dans toute l'année (à part certaines exceptions, c'est à peu près vrai), mais on avait oublié de me dire qu'elle variait fréquemment de plus de vingt degrés dans la même journée. Pendant trois mois, j'ai constaté une moyenne de sept à huit degrés à six heures du matin, de trente degrés à l'ombre et trente-cinq au soleil à midi ; quelquefois même le thermomètre est descendu à zéro le matin, et monté à cinquante au soleil à midi. Des officiers de l'armée ont constaté des écarts encore plus considérables en certaines localités. Cette grande variation de température dans la même journée favorise bien des maladies. Quand on est chaudement vêtu, et qu'on prend des précautions contre les influences de ces variations, elles affectent peu le corps humain. Aussi la mortalité est-elle insignifiante parmi nos soldats ; malgré leur insouciance, leur imprudence, les fatigues et les inconvénients de leurs marches et con-

tre-marches dans ce vaste pays, il n'en meurt pas un tous les quinze jours dans nos plus grands hôpitaux.

Tout bon chrétien doit, peu de temps après son arrivée à Mexico, faire une visite au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, situé à une lieue au nord de la capitale près du lac de Texcoco. On y va par deux routes aussi tristes l'une que l'autre, à cause de l'aridité de la plaine. Un chemin de fer y conduit en dix minutes. Peu de sanctuaires sont aussi célèbres que celui-ci. Son origine simple et poétique mérite d'être racontée.

Juan Diego, Indien de Cuautitlan, récemment converti au christianisme, menait une vie édifiante et régulière ; il travaillait à Tolpetlac, d'où il venait à Santiago Tlatilulco pour entendre les instructions religieuses des pères Franciscains. Pour toute famille il n'avait qu'une femme, du nom de Marie-Lucie, et un oncle appelé Juan Bernardino. Dans un de ses voyages à Mexico, en traversant une montagne aride, alors nommée Tapetlyecaczol, c'est-à-dire narines de la montagne, il entendit une musique harmonieuse et suave comme il n'en avait jamais entendu de pareille, même parmi les Espagnols. Il s'arrêta pour l'écouter et voir d'où elle venait. Tout à coup il aperçut un arc-en-ciel, aux couleurs brillantes, qui entourait une nuée blanche comme la neige et transparente; au milieu de la nuée, il vit une jeune femme d'une beauté surnaturelle, vêtue à peu près comme les nobles Indiennes de cette époque.

Juan Diego s'approcha sans crainte de cette jeune femme, qui lui dit: « Je suis la Mère de Dieu; je dé-

sire que l'on me construise un temple dans ce lieu; j'y donnerai ma protection à tous ceux qui s'en approcheront avec un esprit de foi. Va maintenant avertir l'évêque de Mexico de ce que je viens de te dire. »

L'Indien partit immédiatement pour le palais du père Juan de Zumarraga, de l'ordre de Saint-François, archevêque de Mexico, et lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. L'archevêque l'envoya promener, pensant que tout cela n'était que le produit d'une imagination exaltée. Juan Diego s'en retourna désolé. Trois autres fois il eut la même apparition, reçut le même message de la part de la Sainte Vierge et le même accueil de l'archevêque. Lors d'un cinquième voyage, l'Indien découragé, sachant son oncle gravement malade, se détourna de son chemin pour aller lui chercher un confesseur et ne pas revoir la même apparition; mais il fut trompé dans son attente. A l'endroit où se trouve encore une fontaine d'eau sulfureuse ou ferrugineuse, la Sainte Vierge lui apparut de nouveau. Elle lui dit que son oncle était parfaitement guéri, et lui commanda de porter à l'archevêque certaines fleurs qu'il trouverait au sommet de la montagne.

Juan Diego obéit. Très-étonné de trouver de belles fleurs odorantes dans un endroit qui ne produisait que des ronces et des épines, il les cueillit et les porta à Mgr Juan de Zumarraga. Celui-ci apprenant que l'Indien lui apportait une preuve de la réalité de l'apparition, fut au-devant de lui avec quelques ecclésiastiques et différentes personnes de sa maison

jusqu'au grand salon de son palais. Là, Juan Diego défit les coins du *sarape* dans lequel il avait mis les fleurs... : mais quel ne fut pas l'étonnement de toute l'assistance, en voyant à la place des fleurs l'image de l'apparition, parfaitement peinte sur la couverture de l'Indien? Ceci se passait le 12 décembre 1531.

Cette peinture, déposée provisoirement dans le palais épiscopal et vénérée comme miraculeuse, fut transportée, en 1533, dans une petite chapelle, construite, aux frais de l'archevêque, à Tepetlyecaczol, où elle resta quatre-vingt-dix ans. Plus tard, on la plaça définitivement dans la cathédrale où elle est encore, et qui a été consacrée en 1622. Quant à Juan Diego, il se bâtit un petit ermitage auprès de la chapelle primitive, et y vécut dix-sept ans, dévoué au culte de celle qui lui apparut cinq fois. Autour de la montagne on érigea quelques cabanes, puis des maisons; maintenant cet endroit est devenu une petite ville appelée Guadalupe-Hidalgo.

L'église actuelle fut enrichie par les Espagnols de trésors immenses en lampes d'or et d'argent, chandeliers, etc. Tout ce qui appartenait au culte était en argent massif ou en or, et pesait cinq mille marcs. Les Mexicains ont fait récemment main-basse sur tout cela, et même sur les vases sacrés et les ornements sacerdotaux. Au point de vue architectural, le sanctuaire de Guadalupe m'a paru très-ordinaire. En entrant dans la sacristie, je fus reçu par l'évêque, en costume de chœur; il fumait un cigare, et les chanoines qui l'accompagnaient avaient à la bouche une cigarette allumée. Ce détail de mœurs me surprit un

peu. Monseigneur est un vieillard très-aimable; il fit dévoiler, pour me le montrer, le tableau miraculeux de Juan Diego. La peinture est sur une toile tissée par les Indiens avec un fil tiré des plantes indigènes. La figure de la Vierge est très-brune; ses cheveux sont noirs et lisses; sa physionomie est humble, candide et belle.

La montagne sur laquelle eut lieu la première apparition est peu élevée, de forme pyramidale et stérile. C'est là même où se célébraient autrefois les rites mystérieux et sanglants des Aztèques. Sur cette montagne, les Indiens avaient édifié un temple en l'honneur de Tonantzin, mère de leurs dieux. Ils venaient de vingt et trente lieues à la ronde offrir à cette déesse des sacrifices humains.

Après Guadalupe, on doit aller voir Chapultepec et Tacubaya. Cette dernière petite ville est à Mexixo, ce que Meudon, Bellevue, Versailles sont à Paris; c'est une réunion de ravissantes villas où l'on va se distraire et respirer un air salubre. Deux chemins de fer y conduisent en vingt minutes.

Chapultepec, aujourd'hui résidence impériale, est un château construit au sommet d'une colline isolée, par le vice-roi don Matteo de Galvez. De ce bâtiment moitié château, moitié forteresse, on en avait fait une école militaire. La tradition raconte que les rois aztèques avaient un palais en cet endroit; quelques ruines semblent donner raison à la tradition. Dans le parc, on voit encore un arbre appelé Montezuma, sorte de cèdre, qui a près de quinze mètres de circonférence, et qui est d'une hauteur phéno-

ménale. Cet arbre a bien des rivaux dans le même parc, mais aucun n'est aussi colossal que celui-là. A l'approche des Américains, pendant la guerre de 1847, les Mexicains en ont coupé beaucoup ; quand l'empereur Maximilien est arrivé à Mexico, il a trouvé le château et le parc de Chapultepec dans un état pitoyable ; je croyais qu'on ne parviendrait jamais à en faire quelque chose de convenable, avec des ouvriers mexicains. En moins de deux ans l'empereur en a fait une résidence impériale qui ne serait point déplacée en Europe. On peut aller en voiture au château par des chemins en pente douce, ornés d'arbres, de fleurs, de candélabres et de statues de bronze. Aujourd'hui, Chapultepec est une petite merveille.

Au pied de cette colline existe encore l'Alberca, source dans laquelle l'impératrice Malintzin et les grandes dames de sa cour venaient se baigner. Une légende raconte que l'impératrice, entourée de jeunes filles vêtues de légères tuniques blanches en laine, passait son temps à chasser, à pêcher, à se baigner et à raconter des histoires dans ce parc. Un jour, la belle Malintzin, au moment de prendre un bain, fut surprise sur les bords de l'Alberca par un chasseur de la cour. Honteuse de se voir ainsi nue devant un homme, elle se précipita dans l'eau et se noya. Depuis cette époque, on voit tous les jours, à midi, dans ce même endroit surgir et nager une petite calebasse peinte en rouge et or, symbole de la pudeur et de la richesse de la souveraine qui habite un palais de cristal, au fond de la source. Cette calebasse symbolique disparaît dès qu'un homme s'approche de l'Alberca.

L'archéologue et le chroniqueur trouvent autant de promenades intéressantes à faire dans les environs de Mexico que le chrétien, le touriste et l'antiquaire. Une des plus attrayantes que j'ai faites, est celle de Cuyoacan, où les Espagnols se retirèrent après la destruction de Mexico. Je n'allai pas à Cuyoacan pour voir la ville, je la connaissais avant d'y avoir été, toutes les villes au Mexique étant bâties de la même façon, sur le même modèle ; j'y allai pour y aller, pour y lire l'histoire fabuleuse des Toltèques. J'aurais tout aussi bien pu lire cette histoire dans ma chambre à Mexico, sans me déranger, mais je désirais m'identifier davantage avec mon sujet. Je ne dirai pas tout ce que j'ai écrit et lu à Cuyoacan sur cet intéressant pays, ce serait trop long ; je me contenterai de citer quelques-unes de mes notes, crayonnées sur mes genoux, dans une cabane indienne.

La cabane indienne, dans les romans et les imaginations de vingt ans, est une poétique construction, mignonne, gracieuse, faite avec des bambous, couverte de chaume, égayée par le chant des oiseaux, tapissée de convolvulus, de clématites, de lianes odorantes, ombragée de palmiers, de cocotiers, de bananiers, arrosée par un clair ruisseau qui murmure sur un tapis de fleurs. Oh ! que c'est beau, la cabane indienne ! Au Mexique, elle ne ressemble pas tout à fait au tableau que je viens d'en faire. C'est une sorte de chenil carré, sans toit, petit, misérable,

malpropre, construit avec de la boue séchée au soleil, sans ombre, rempli de vermine, et dans lequel grouillent des hommes flegmatiques, à moitié nus, qui passent leur vie à fumer la cigarette, des femmes débraillées, en haillons infects, qui broient du maïs, des enfants rachitiques qui pleurent, des chiens galeux qui mordent sans rien dire, des cochons insolents qui grognent toujours et des veaux mélancoliques qui demandent le pis de leur mère. Tout cela vit et meurt pêle-mêle, à deux pas d'un fumier ou d'un cloaque noir et pestilentiel où s'ébattent des canards étiques. On le voit, les cabanes modernes des Aztèques, des Toltèques, des Otomites et de toutes les races indiennes du Mexique, laissent à désirer au point de vue pittoresque ; néanmoins ce fut dans l'une d'elles que je crayonnai les lignes suivantes, car les Indiens aiment les Français et leur donnent volontiers l'hospitalité.

Il y avait une fois, en la terre d'Anahuac, des géants, c'est-à-dire, des hommes d'une stature colossale. C'est l'histoire qui le dit, et l'histoire, on le sait, depuis Hérodote jusqu'à Thiers ou même Alexandre Dumas, ne renferme pas un atome d'erreur. Ces géants vivaient comme des brutes ; ils n'avaient pas la moindre feuille de vigne, de figuier ou de bananier pour se couvrir. Ils ne cultivaient pas la terre et se nourrissaient de viandes crues. Des auteurs patentés, pensionnés, sains de corps et d'esprit, et très-considérés supposent que ces hommes étaient issus de sept familles qui, après la confusion des langues dans les plaines de Sennar, formèrent

la base de la population américaine. Les géants dont il est ici question, furent détruits par les Toltèques. L'origine de ce peuple est aussi certaine, aussi claire que celle des géants. On croit qu'ils vinrent de l'Asie en Amérique, et qu'ils émigrèrent ensuite dans l'intérieur du Mexique, où ils fondèrent un empire dont la capitale se nommait Tollan.

Ces Toltèques fondèrent Cuyoacan, mais on ignore le jour, le mois, l'année et le siècle de cette fondation. Ils furent, à leur tour, vaincus par les troupes de trois souverains du nord qui leur tuèrent environ trois millions d'hommes, de femmes et d'enfants. On comprend que des soldats qui frappaient de cette manière, mirent bientôt fin à l'empire toltèque et laissèrent Cuyoacan à peu près vide d'habitants. Un jour, des Chichimèques, venus également on ne sait d'où, apprenant la destruction des Toltèques, résolurent de s'emparer de l'Anahuac et de le repeupler. A ce dessein, le grand Xolotl réunit plus de trois millions de Chichimèques et vint s'établir à la place des Toltèques. Plus tard ce puissant monarque donna la province d'Azcapotzalco aux Tépanèques qui vinrent avec les Aculhuas et les Otomites lui rendre hommage. Cuyoacan fut donc repeuplé une troisième fois, par une nouvelle race dont on ignore le berceau. Comme on le voit, les origines mexicaines sont encore loin d'être élucidées.

Sous Maxtla, quatrième roi d'Azcapotzalco, Cuyoacan se déclara ville indépendante et conserva sa liberté pendant un an, puis elle tomba sous la domination des Aztèques. Au commencement de la

conquête, il se passa dans cette petite ville un drame ténébreux sur lequel l'histoire dit peu de chose.

On sait qu'étant à Cuba, Fernand Cortez contracta un mariage d'amour avec doña Catalina Juarez de Mercaida, fille de Maria de Mercaida et de Diego Juarez. Lorsque Cortez vint faire la conquête de Mexico, doña Catalina resta chez ses parents, puis il la fit venir, parce qu'il l'aimait encore et qu'elle était d'une beauté remarquable. Sur toute sa route jusqu'à Cuyoacan, elle fut reçue avec honneur et fêtée comme la femme d'un prince.

Dans la nuit de la Toussaint 1522, Cortez invita des dames et des chevaliers espagnols à venir danser à sa résidence. A l'heure de la collation doña Catalina se dirigea vers un des officiers de la maison, capitaine d'artillerie, du nom de Solis, et lui dit d'un air fâché :

« Pourquoi, Solis, occupez-vous toujours mes Indiens à faire autre chose que ce que je leur commande, de sorte qu'ils ne font jamais ce que je veux ?

— Ce n'est pas moi qui les occupe, répondit le capitaine, mais Don Fernando.

— Je vous promets, reprit doña Catalina, qu'avant peu de jours j'agirai de manière à ce que personne ne s'occupe de mes affaires.

— Je vous assure, madame, que je ne veux empiéter sur aucun de vos droits, » dit Cortez, qui avait entendu ce dialogue.

Les dames et les chevaliers se mirent à rire de ces paroles proférées sur un ton ironique. Doña Catalina se leva de table, à la fin du repas, et se retira dans

son oratoire sans rien dire. Après avoir prié quelque temps elle rentra dans sa chambre les yeux baignés de larmes. Elle pleurait encore lorsque Cortez vint se coucher. Ana Rodriguez, femme de chambre de Catalina, déshabilla sa maîtresse et la quitta, laissant les deux époux ensemble.

Que se passa-t-il durant les heures qui suivirent? Dieu seul le sait! Cortez seul pouvait le dire. De grand matin une Indienne courut chez les femmes de chambre de doña Catalina et leur dit que le conquérant les demandait de suite. Celles-ci s'habillèrent à la hâte et vinrent dans la chambre de Cortez. Leur maîtresse était sans vie, sa tête reposait sur les bras de Fernand, qui dit aux servantes, avec un sang-froid remarqué : — « Je crois que ma femme est morte. »

Ana et Violante Rodriguez s'approchèrent du lit et virent doña Catalina, ayant les lèvres enflées et noires; au front elle avait une tache de sang; les perles d'or de son collier se trouvèrent plus tard, éparpillées sur le plancher; quelques-unes étaient cassées; à la gorge on voyait des meurtrissures.

On couvrit la tête du cadavre qui, le matin même, fut transporté à l'église. Les serviteurs et les Espagnols qui vivaient à Cuyoacan crurent que Cortez, à la suite d'une scène de jalousie, avait étranglé sa femme; ils le disaient à haute voix. Fernand, auquel ces propos furent répétés, se contenta de répondre dédaigneusement, en peu de paroles.

Une autre bourgade des environs de Mexico qu'il faut voir pour les fêtes de la Pentecôte, c'est San Agustin de las Cuevas. Avant la conquête c'était une petite ville vive, animée; aujourd'hui, c'est une population qui rappelle le conte de — la Belle au bois dormant. — Tout y est silencieux et semble dormir ou sommeiller jusqu'au jour de la fête. Rien ne saurait donner une idée de ces fêtes qui réunissaient autrefois à peu près toute la population de Mexico et des villes voisines. Les hommes y allaient jouer, les femmes danser, les riches s'amuser et les pauvres installer des boutiques provisoires, des magasins ambulants, des écuries en plein air, des jeux de toutes sortes. Il y avait des années où l'on voyait jusqu'à quinze et vingt maisons de jeu, ayant chacune, en moyenne, un capital de trois cent mille francs environ. On estime à cinq millions de francs les dépenses qui se faisaient pendant les trois jours de la fête.

A l'époque du système fédéral, Don Lorenzo Zavala, gouverneur de l'État de Mexico, transporta le siége du gouvernement à San Agustin, et lui rendit son nom indigène de Tlalpam. Ce fut son dernier éclat. La civilisation moderne détruit peu à peu les coutumes anciennes; au Mexique elle ne laisse encore rien de ce qu'elle détruit, parce que dans ce malheureux pays, elle n'a pas le temps d'édifier. Au nom de la civilisation et de la liberté, les hommes l'ont saigné à vif et ruiné pour longtemps. Il attend toujours le calme qui suit les plus longs orages, développe les intelligences d'élite, les sentiments patriotiques, l'industrie et le commerce, alors ce pays verra d'autres fêtes et d'autres joies qui vaudront mieux que les sacrifices sanglants des anciens Mexicains et les jouissances insipides des modernes.